

Vol. XXIe — 41e année
Mars — Avril 1960
Montréal — No 2



Le Précurseur

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimerie : † Mgr Paul Touchette, P.A.V.G., 10 octobre 1958.

Nihil obstat : François Brouillette, ptre, 26 août 1959.

Vol. XXI — 41e année

Montréal, Mars-Avril 1960

No 2

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an.....\$1.00

A vie.....20.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Missio-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Un séminaire philippin à Rome</i>	51
<i>L'éducation du sens missionnaire chez nos adolescentes</i>	52
Sœur Marie-Elias, m.i.c.	
<i>Déluge à Madagascar</i>	65
Sœur Marie-Viateur, m.i.c.	
<i>Le mariage aux Philippines</i>	69
Sœur Joseph-Armand, m.i.c.	
<i>Chez les poupées de chrysanthèmes</i>	76
Sœur Sainte-Emilienne, m.i.c.	
<i>Point de vue sur l'éducation féminine au Nyassaland</i>	78
<i>Nos enfants de chœur chinois... et leurs problèmes</i>	85
Sœur Marie-Honorius, m.i.c.	
<i>Leurs yeux se sont rencontrés</i>	88
Sœur Marie-de-la-Réparation, m.i.c.	
<i>Maman Catherine</i>	91
Sœur Sainte-Félicité, m.i.c.	

Page-couverture : Un professeur de l'École
Tak Sun, Hong Kong.



Un séminaire philippin à Rome

La nation philippine possédera bientôt son séminaire ecclésiastique dans la Ville Eternelle. Notre Saint-Père le Pape Jean XXIII a béni lui-même la pierre angulaire de l'édifice, à Castelgandolfo, le 9 août 1959, en présence de S. Exc. Mgr Rufino Santos, archevêque de Manille, et de M. Jose Delgado, ambassadeur des Philippines auprès du Vatican. Le même jour, S. Em. le Cardinal Pizzardo, préfet de la Congrégation des Séminaires, présidait la pose officielle de cette pierre de fondation, sur un emplacement de la Via Aurelia, un peu en dehors de Rome.

Depuis longtemps désiré et des Papes et du Clergé des Philippines, ce collège pontifical ouvrira probablement ses portes aux prêtres étudiants au cours de cette année.

L'éducation du sens missionnaire chez nos adolescentes



par Sœur MARIE-ELIAS¹, m.i.c.

Fascinées par un univers kaléidoscopique, insatiables de sensations et d'expériences neuves, superficielles peut-être, mais sociables, généreuses et pas naïves, telles paraissent actuellement nos grandes adolescentes du Cours Secondaire, filles du cinéma, de la télévision et du sputnik. D'aucuns s'effraient et tout en s'obstinant à vouloir conserver les positions pédagogiques de *leurs Temps* où toutes les jeunes filles étaient sages, prophétisent les pires calamités. Politique d'autruche, négative et desséchante, inacceptable pour des éducatrices chrétiennes, vraiment responsables et lucides!

Une seule attitude logique: à la grande lumière de l'Esprit opérant en l'Église, regarder la situation bien en face et effectuer la mise au point nécessaire. L'adolescent, synthèse vivante des grands courants de la pensée contemporaine, est «aiguillon pour notre routine» et c'est providentiel. Ce dont nos adolescentes 1959 ont besoin, inconsciemment peut-

être, mais non moins réellement, c'est d'être empoignées par un idéal concret, exigeant et «qui en vaille la peine», un idéal dont vivent les héros qui le prêchent. «Dieu sait si les jeunes, de nos jours, en ont assez des mots et des phrases et du conventionnel.»² Seul un christianisme authentique, c'est-à-dire missionnaire (Fidei Donum), ouvert comme la culture moderne, sur la communauté humaine tout entière, saura combler leurs aspirations vers le social, l'universel et l'humain. Une éducation de serre chaude ne convient plus (a-t-elle déjà convenu?); à notre époque, il faut les vastes horizons et le vent du large... il faut, en réponse à l'instinct communautaire sans cesse grandissant, une éducation intensive du sens missionnaire.

Mais qu'est-ce que le sens missionnaire? «Pas autre chose que cette sensibilité à tout ce qui touche les progrès de l'Église dans le monde, jointe au désir d'y contribuer selon ses moyens.»³ Et n'allons pas croire

¹ Eliette Gagnon, L'Anse Saint-Jean.

Elève de musique
de l'Ecole Tak Sun,
Hong Kong.





Jeunesse étudiante de l'Ecole Supérieure d'Arts Ménagers, au Cap Haïtien.

qu'il s'agisse là d'un onzième commandement, d'une innovation, d'un pieux surcroît destiné à une élite. Le sens missionnaire est l'aboutissement normal d'un catholicisme bien compris; l'apostolat qu'il suppose concerne tous les membres de l'Église sans exception et l'Éducation a le devoir grave de s'en préoccuper.

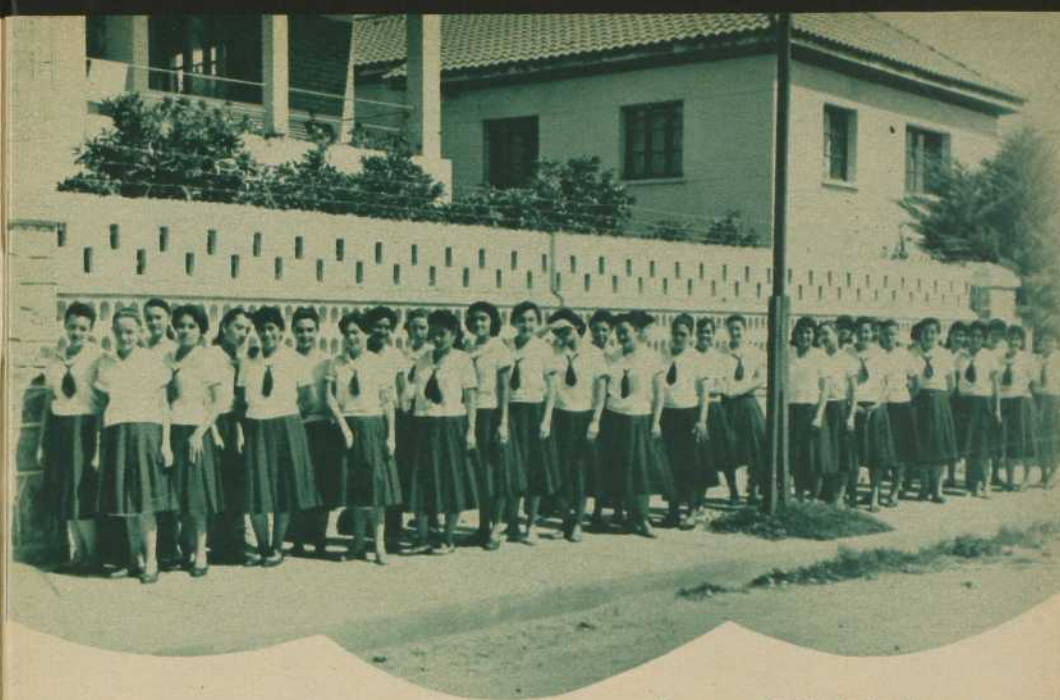
La généreuse jeunesse étudiante qui, parfois, se laisse prendre aux idéologies dites néfastes, doit être excitée et attirée à de plus nobles entreprises par l'admirable force et l'exemple de l'apostolat missionnaire. Nous voulons exhorter d'un cœur paternel tous les prêtres, tous les Frères, toutes les religieuses, ceux-là surtout qui s'adonnent à l'enseignement...⁴

De Sa Sainteté Pie XI, le « Pape des Missions », la pensée ne laisse point d'équivoque: « Il n'y a de formation chrétienne authentique et complète que là où il y a une éduca-

Voilà bien l'une des vérités sur lesquelles l'enseignement des Souverains Pontifes a souvent insisté, au cours des dernières décades. Qu'il nous suffise de citer ici, entre tant d'autres, deux textes particulièrement lumineux. Au Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, Pie XII écrivait, en septembre 1949:

tion du sens missionnaire assez poussée pour pénétrer toute la vie du jeune devenu adulte. »⁵

Sommes-nous vraiment pardonnables d'hésiter encore et de chercher



Jeunesse étudiante bolivienne
du Collège commercial catholique de Cochabamba.

des « recettes », « d'avoir des oreilles et de ne point entendre » ? La litanie de nos pauvres excuses, bonnes et moins bonnes, pourrait sans doute s'allonger ici, interminable: « Il y a tant à faire... Les programmes sont chargés; les mouvements spécialisés, nombreux; les causes de distractions, incalculables... Les sermons, ça ne prend plus avec nos adolescentes, etc., etc... » Un fait est là, cependant: une grande majorité de nos jeunes pourtant riches

de dynamisme et d'initiative « dorment » et « dormiront » probablement toujours, chrétiennement parlant. Pendant ce temps, de l'autre côté du Rideau... de fer ou de bambou, peu importe... des milliers d'adolescents et d'adolescentes du même âge, profondément engagés et militants, luttent pour le triomphe de l'erreur, avec une ardeur qui ne craint ni la mort, ni la souffrance. Le R. P. E. Depret rapporte dans le *China Missionary Bulletin*, avril 1952:

Des timides deviennent courageux, des indisciplinés se plient à la discipline de fer du parti, des sujets ambitieux et intéressés laissent leurs ambitions, leurs intérêts, leurs affections les plus légitimes, pour des positions secondaires, sans craindre de tout perdre, sans craindre de rompre les liens les plus intimes de la famille et de l'amitié. ⁶

Ceux-là ont été « réveillés » ! Une dialectique de dépassement à base d'idées riches de passion, dialectique patiemment mais virilement injectée



Jeunesse étudiante japonaise de l'Ecole secondaire de Wakamatsu.

par une méthodologie psychologique, et le miracle s'est accompli!

« Les enfants de ténèbres » seront-ils toujours plus habiles que les « enfants de lumière » ? Il ne s'agit évidemment pas de copier servilement les méthodes communistes, condamnables sous tant d'aspects. Nous en inspirer pour l'éducation du sens missionnaire chez nos adolescentes ? Jusqu'à un certain point, en songeant que plusieurs ont été empruntées aux premiers chrétiens et en tenant compte du respect dû à la personne humaine et à sa liberté, oui. Mgr Suenens, ce « maître ès-apostolat », l'affirme d'ailleurs avec énergie dans *L'Eglise en état de mission*.

Pour enflammer nos grandes élèves, les transformer en foyers d'apostolat, « chaque mère est une école », il nous faut, à nous aussi, leurs éducatrices, une dialectique, i.e. une mystique, et une technique.

Mystique sans technique ? Belles idées dans les nuages, sans raccord avec le réel et trop souvent sans efficience. Combien de livres en sont pleins, qui sommeillent sur les rayons des bibliothèques, inutiles ! Technique sans mystique ? Trucs ingénieux, peut-être, aptes à réchauffer les imaginations, mais impuissants à rien produire de profond et de stable. Toute fécondité vient du Dedans: elle exige, organiquement et intelligemment liés,

un Amour vrai, source de toutes les intuitions comme de tous les courages, et une Action qui soit explosion d'Amour.

Une mystique à nous, éducatrices du sens missionnaire, pourrait se résumer dans cette formule toute simple mais complète en sa mystérieuse profondeur: « Etre filles de l'Église ». Rien que cela, mais tout cela, loyalement, ardemment.

Sortie du côté transpercé du Nouvel Adam, l'Église poursuit à travers l'espace et le temps une œuvre gigantesque et divine. « Je suis venu



pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance », a dit le Maître. « Allez par le monde entier et portez l'Évangile à toute créature ». Enfanter les humains à la grande vie trinitaire incarnée dans le Christ; combler leurs plus vertigineuses aspirations; les rassembler tous, enfin, dans l'unité de la Maison du Père, voilà la mission de l'Église, voilà aussi « notre » mission, à cha-

cune, puisque nous, c'est l'Église et que l'Église, c'est nous. Vérité fondamentale, s'il en est! Le baptême, en effet, nous a introduites officiellement dans l'Église et greffées au Corps mystique, si bien que tout en gardant notre individualité, nous lui sommes intégrées vitalement. N'est-ce pas ainsi que l'Apôtre présente l'Église, lorsqu'il écrit:

De même que nous avons plusieurs membres dans un même corps... ainsi, nous qui sommes plusieurs, nous ne faisons qu'un seul corps dans le Christ, et chacun en particulier, nous sommes membres les uns des autres. ⁷

**Etudiante de la HIGH SCHOOL de Gagalangin, I.-P., catéchiste bénévole
auprès des enfants
des écoles publiques.**



Même tête, même sang, même vie! Un membre qui s'élève soulève le corps entier; toute paresse devient larcin; toute faute, hémorragie de sève... Cette solidarité vitale, on le

Nous désirons donc que tous ceux qui reconnaissent l'Église pour mère considèrent attentivement que non seulement les ministres des autels et ceux-là qui se sont consacrés au service de Dieu dans la vie religieuse, mais tous les membres du Corps mystique de Jésus-Christ, chacun pour sa part, ont le devoir de travailler avec énergie et diligence à l'édification et à l'accroissement de ce Corps... Qui ne voit, en effet, que l'industrielle activité de tous les chrétiens dans les circonstances présentes est du plus haut intérêt et de la plus grande importance.

« Etre filles de l'Église », c'est accepter notre rôle essentiel dans le Corps mystique et posséder, comme elle, un cœur chrétien, amoureux du Christ et voué sans réserve à la gloire de la Trinité, « par Lui, avec Lui et en Lui »; un cœur catholique, c'est-à-dire universel. Jésus-Christ tout entier est de notre paroisse et de notre école. Mobilisées pour le salut de l'univers, il nous faut avoir la sainte hantise des âmes à sauver, de toutes les âmes, « sans distinction de couleurs, de richesses, de classes; c'est nous sentir une vocation de Frère universel, comme Charles de Foucauld, comme le Christ lui-même. »⁸

« Etre filles de l'Église », c'est réaliser l'urgence de la contagion du « feu apporté sur la terre » et, dévorées de zèle, pouvoir nous écrier avec saint Paul: « Malheur à moi si je n'évangélise! »⁹

« Etre filles de l'Église », enfin, c'est comprendre que la mission de l'Église, « notre » mission, se passe dans le temps et que l'Incarnation est un mystère toujours actuel. Le Verbe incarné assume la nature humaine dans des conditions bien précises de pays, de peuple et d'usages; sans rien perdre de son intégrité, l'Église s'adapte aux particularités,

conçoit, appelle nécessairement l'action, et Sa Sainteté Pie XII le note avec insistance dans sa magistrale encyclique *Mystici Corporis Christi*:

aux aspects divers des cultures et des civilisations. « Filles de l'Église », nous accepterons les caractéristiques de notre époque: « Etre de son temps, en être de toutes ses racines, en être de tout son amour, est une nécessité de l'apostolat ». ¹⁰ Et nous ferons confiance à nos jeunes: « Ils sont exactement ce qu'il faut, eux, avec leurs déficiences et leurs qualités, non fixées encore, non définissables, prometteuses de progrès et exigeantes d'éducation. » ¹¹

Nos adolescentes sont exactement ce qu'il faut, elles!... Sommes-nous exactement ce qu'il faut, nous, face au devoir de leur éducation missionnaire? Oui, si par la prière, la méditation, l'étude et l'information missionnaire, nous développons sans cesse notre connaissance pratique et notre amour militant, notre « passion » de la Cause belle entre toutes; oui, si résolues, coûte que coûte, à les « réveiller », nous utilisons une technique adaptée qui saisisse toutes leurs forces vives et les lance, joyeuses et convaincues, à la conquête du Royaume.

Qui dit technique, dit procédés. Impossible et inutile d'analyser en détail tous les moyens d'action missionnaire, variables d'ailleurs, suivant les circonstances particulières,

mais pour être efficaces, nos méthodes ne sauraient ignorer certains principes psychologiques qui ont fait le succès de l'endoctrinement de la jeunesse communiste: nécessité de créer un climat favorable, nécessité de mettre en contact avec la réalité et de con-

fier des responsabilités.

Le climat, voilà bien, semble-t-il, avec la répétition sous toutes les formes possibles de la conviction à faire pénétrer jusqu'aux fibres les plus intimes de l'être, le point capital.

L'expression de ces réalités chargées de sentiments est coulée en des formules brèves, frappantes, formant clichés, facilement apprises parce qu'elles sont répétées indéfiniment. Le haut-parleur de la radio, les slogans collés sur les murs, les cris à répéter par la foule dans les parades, les formules blanc sur noir des journaux affichés, le texte des caricatures, etc... sont indéfiniment répétés. Dans les longues séances de cours, un même cliché reviendra continuellement, comme la phrase musicale d'un mouvement de symphonie. ¹³

Lentement mais sûrement, l'erreur pénètre peu à peu le subconscient, devient source intarissable de réflexes communistes spontanés, principe d'actions conformes à l'idéologie marxiste. Et sous prétexte de tact ou de psychologie, nous qui possédons la Vérité, nous n'oserions presque rien dire, rien suggérer, comme si l'intelligence de nos enfants ne tendait pas nécessairement vers cette Vérité, comme si le Bien ne constituait pas le seul objet capable de satisfaire le cœur humain, comme si dans l'âme du baptisé ne vivait pas la grâce, auxiliaire toute-puissante de notre action, comme si, enfin, la psychologie consistait justement à ne rien dire et non à renouveler et adapter perpétuellement nos moyens? Ce serait indigne!

« Les âmes s'élèvent pas osmose », disait un jour à un groupe de Congréganistes de la Sainte Vierge. Son Éminence le Cardinal Paul-Émile Léger. Nous devons à notre qualité d'éducatrices chrétiennes, nous devons au baptême de nos grandes filles, de les baigner dans une atmosphère authentiquement, fièrement catholique et missionnaire, atmosphère qui

soit le plus dense possible. Tout dans l'École doit parler beauté, dépassement, service, Église, apostolat, missions: affiches murales; gravures et photos bien choisies; place d'honneur réservée aux intentions de l'Apostolat de la prière; livres intéressants facilement accessibles aux élèves, revues illustrées et bien rédigées où l'on peut, à l'occasion, tirer le sujet d'une lecture, d'une dictée, d'une explication de texte; préparation soignée et célébration communautaire, si possible, des fêtes missionnaires de l'année, etc. Le climat, c'est tout ça, mais c'est encore plus l'exemple des adultes, une mentalité dont vit réellement tout le personnel et qui informe, sans qu'il paraisse bien souvent, l'enseignement de toutes les matières au programme. Convaincue que « la chanson d'une source claire détourne du marais », le professeur de religion centrera l'attention sur la personnalité divine, attirante du Christ et s'efforcera par tous les moyens d'enthousiasmer ses jeunes pour l'Église, de les convaincre de leurs merveilleuses prérogatives comme de leurs responsabilités de baptisées au sein du Corps mystique.

Ce n'est pas tout de savoir qu'une idée est belle en soi et grande, il faut sentir que l'on a partie liée avec elle, qu'elle fait corps avec soi, que, en s'y donnant, on a part à la réussite de l'action et que la responsabilité est engagée. ¹³

Et même dans l'enseignement des matières profanes, histoire, géographie et sciences, par exemple, que de merveilleuses possibilités pour une information objective, une vue plus adulte du monde et du problème missionnaire. Oui, que d'occasions, tout au long des journées, s'offrent providentiellement à l'éducatrice-apôtre de redresser le sens des valeurs, d'élever, de rendre « conscientes », d'enrichir les personnalités, d'humaniser. La grâce peut se passer de la

nature, c'est vrai, mais dans les conditions normales, elle l'utilise et la perfectionne. Parce que catholique et dans la mesure même où elle l'est, la jeune fille se doit d'être cultivée, ouverte, équilibrée. Humaniser, ne l'oublions jamais, c'est travailler en même temps pour la dimension spirituelle de l'étudiante et l'avancement de l'Église.

Un second principe, non moins important que le climat, c'est le contact avec le réel.

De belles dissertations sur les peines du travail ne valent pas le cours pratique de se mêler à la vie du paysan... et quand, courbé de fatigue et les muscles endoloris, on revient au sujet traité, il est entré avec la fatigue, la chaleur et le froid ressentis. ¹⁴

Si nous voulons sincèrement créer des convictions chez nos jeunes filles, notre éducation doit plonger dans la réalité: réalité du missionnaire qu'on reçoit, non pas momifiées et en gants blancs, dans une salle académique, mais qu'on peut voir de près, avec qui on peut causer familièrement; réalité du Père ou de la religieuse connus avec lesquels on correspond et dont les lettres sont lues et commentées; réalité de statistiques récentes et comparées qui fassent choc et ouvrent les yeux; réalité des rencontres amicales et des échanges avec d'autres groupements de jeunes épris du même idéal; réalité de la misère du milieu. Comment ne pas rapporter ici l'expérience apostolique vécue dans certaine École Secondaire d'une petite ville industrielle, expérience plus éloquente, croyons-nous, qu'une longue thèse. Une certaine d'élèves en 10e, 11e et 12e années...

Le programme de J.E.C. 1957 traite du problème des richesses et suggère quelques visites chez les pauvres. Deux grandes élèves reviennent profondément émues et soumettent un projet à leurs compagnes qui montrent beaucoup d'enthousiasme. « Si nous allions, le samedi matin, dans ces familles, faire le ménage, laver les enfants, reprendre le linge, encourager la maman? » Les autorités de l'École prennent au sérieux la générosité des grandes adolescentes, c'est le seul mérite qu'elles se reconnaissent. Des démarches sont tentées auprès de Messieurs les Curés, un certain nombre de familles indigentes sont contactées, une religieuse assistante sociale accepte le rôle de conseillère technique. (Il y a tout de même certaines précautions à prendre). C'est elle qui reçoit les rapports après chaque visite et discute avec les différents groupes, des problèmes



**Samedi matin, départ de l'Ecole secondaire
pour la « mission » du service social bénévole.**

rencontrés. Quatre jeunes sont chargées d'une même famille et vont y passer la matinée du samedi, deux à deux, de semaine en semaine. Feu de paille! s'étaient écriés certains sceptiques. D'octobre à juin, aucune défection chez les quarante pionnières. Rien ne ralentit leur zèle, ni le froid, ni la fatigue, ni la malpropreté dégoûtante des taudis, ni même les examens finals en perspective. En septembre 1958, elles sont soixante-dix! Des timides sont devenues courageuses, entreprenantes; des égoïstes sont sorties de leurs retranchements; des intellectuelles ont appris les secrets de la couture et du blanchissage; des capricieuses ont apprécié davantage leur foyer; toutes

ont vu leur âme s'agrandir, leur jugement se former, leur cœur devenir plus humain et comme disait l'une d'elles: « Sincèrement, je crois avoir reçu plus que je n'ai donné. Il y a tant de bonheur à partager avec d'autres plus malheureux! » Absolument vrai! N'est-ce pas l'un des plus beaux dons qui puissent être faits à l'âme d'une baptisée, que cet éveil à l'apostolat? Ces grandes filles qui ont touché la pauvreté physique et morale et senti, devant certaines misères, l'impuissance des consolations humaines, sont beaucoup plus en mesure de réaliser la détresse des âmes encore « assises dans les ténèbres ». De belles vocations missionnaires et sociales se dessinent. Ces

filles-là ne sauraient être des médiocres: ce sont des convaincues et des « réveillées » !

Enfin, conscientes de la bonne volonté et de l'initiative réelle de nos adolescentes, n'hésitons pas à leur confier, au sein même de l'École, des responsabilités missionnaires intéressantes. À cette fin, la création d'un comité missionnaire actif s'impose et c'est tout facile, avec la période journalière d'Activités dirigées, inscrite au Nouveau Programme des Écoles Secondaires. Qui recruter? Des volontaires, et elles sont toujours nombreuses. Plus ouvertes qu'autrefois sur le monde et l'humain, nos jeunes sont facilement attirées et conquises par l'idée « missions ». Il est important de confier la direction du comité à une éducatrice à la mystique sûre et adaptée, dynamique et bien renseignée sur le problème mission-

naire. Par des cercles d'études, des lectures, des causeries, des recherches en équipes, la correspondance avec des missionnaires, elle assurera à son groupe choisi une information objective et saura réellement « l'inquiéter » du problème de l'expansion de l'Église. Les filles du cinéma, de la télévision et du sputnik auront vite fait de passer à l'action. Ne rien imposer mais accepter les bonnes idées, guider au besoin, et surtout, nous le répétons, confier pratiquement des responsabilités intéressantes: organisation de Ligues de prières et de Messes (« L'aide la plus efficace que l'on puisse donner aux missions se trouve certainement dans les secours spirituels qui féconderont l'activité des missionnaires »¹⁶ ou « obtiendront des ouvriers pour la moisson »)¹⁶; prise en charge complète de l'Œuvre pontificale de la Propagation de la Foi (œuvre spécialement

« Je crois avoir reçu plus que je n'ai donné ! »



destinée aux adolescents et qu'il convient d'encourager avant toute aide particulière à telle ou telle mission); préparations de journées missionnaires, d'expositions missionnaires, d'albums missionnaires; tableaux d'affiches; cueillette de timbres; services de renseignements et de bibliothèque; etc., etc. On s'intéresse à une œuvre dans la mesure même où on y met de soi-même. N'en doutons pas, la grâce et l'atmosphère aidant, ce groupe ardent de militantes bien formées aura tôt fait de pénétrer toute la pâte étudiante et de l'élever.

« La jeunesse, écrivait récemment le Chanoine Jacques Leclercq, est plus belle qu'elle ne l'a jamais été. » Éducatrices chrétiennes, si nous voulons être vraiment lucides et « ecclésiales », il nous faut croire, de toute notre âme, aux richesses et aux possibilités de nos « grandes »; communier sincèrement à la mentalité d'universalité et aux aspirations qui les caractérisent; les obliger, elles l'attendent de nous, à se dépasser elles-mêmes, au service de la seule Cause qui « en vaille la peine »: l'avancement du Royaume de Dieu à travers le monde entier.

La tâche n'est pas facile, mais nous sommes « Filles de L'Église » et notre Mère compte sur nous. Sa Sainteté le Pape Pie XII s'écriait, le 3 janvier 1958, en s'adressant à un groupe de religieuses - éducatrices : « L'Église pour se continuer, s'accroître, se multiplier, dépend largement de votre travail; elle est toujours convaincue de l'importance de votre coopération à son apostolat complet et multiforme. »

Non, l'hésitation n'est pas permise à une heure où les agents des ténèbres sont si actifs, eux! Fortes d'une mystique sans cesse alimentée et soutenue par une vie d'oraison authentique et personnelle, profondément unies à l'Église, nous mettrons en œuvre tous les atouts d'une technique adaptée, pour « réveiller » et compromettre l'ardente jeunesse qui nous est confiée.

Puisse Notre-Dame des Apôtres, des Missions et des Écoles, première religieuse et première missionnaire, bénir nos humbles efforts pour que bientôt l'Église, renforcée des bataillons d'élite que nous lui aurons formés, devienne elle aussi « plus belle qu'elle n'a jamais été ».

² R. P. Émile Mersch, s.j., *Le professeur de religion*, Revue *Lumen Vitæ*, 1958, no 1, p. 21.

³ Abbé Gaston Courtois, *L'Heure de Jésus*, Paris, Éditions Fleurus, 1953, pp. 112-113.

⁴ *Le Laïc et les Missions*, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1951, p. 211.

⁵ *L'Heure de Jésus*, Tome II, p. 109. Tome I.

⁶ R. P. Dufay, M.E.P., La doctrine communiste, dans la *Documentation Catholique*, septembre 1952, p. 1117.

⁷ Romains, XII — 4.

⁸ R. P. J. Bouchard, s.j., *Cours de missiologie*, 1958, p. S-7.

⁹ Corinthiens, IX, 16.

¹⁰ R. P. E. Mersch, s.j., *Le professeur de religion*, dans *Lumen Vitæ*, 1958, no 1, p. 21.

¹¹ Id. p. 36.

¹² R. P. Depret, *Une application spéciale des méthodes à la jeunesse*, *Documentation Catholique*, septembre 1952, p. 1118.

¹³ Id. p. 36.

¹⁴ Id.

¹⁵ Encyclique *Maximum Illud*.

¹⁶ Encyclique *Rerum Ecclesiarum*.

Déluge à Madagascar

par Sœur MARIE-VIATEUR¹, m.i.c.

Dans les prières et les leçons de sa liturgie, la Semaine Sainte évoque les points saillants de l'histoire du peuple de Dieu, entre autres le passage de la Mer Rouge. A Madagascar, la Semaine Sainte 1959 nous a surtout rappelé d'une façon frappante l'épisode du déluge!

Le Mercredi Saint au soir, une pluie fine commençait à tomber. Jeudi, Vendredi et Samedi durait la même espèce de pluie mais poussée par un vent violent qui atteignit, à certains endroits, 240 kilomètres à l'heure. Ambohibary était touché par un des quatre cyclones qui ont visité successivement l'île.

Une centaine de familles sans abri ou en danger durent chercher refuge à l'hôpital. Au dispensaire, se présenta un blessé couvert de sang et souffrant d'un choc nerveux; il l'avait échappé bel: un pan de sa maison s'était écroulé sur lui. Le pauvre se croyait à ses derniers moments! Il en fut quitte pour la peur, mais son mince avoir n'en demeurait pas moins... à l'eau.

Une foule de ses concitoyens se

trouvant dans le même cas, le Secours Catholique s'organisa. Tout le monde se donna la main. Notre si bon évêque, Mgr C. Rolland, envoyait, le premier, une forte aumône à ses diocésains sinistrés. De son côté, le Gouvernement faisait distribuer du riz. Chez nous, Sœur Supérieure² entreprit d'habiller les enfants. C'est dire que notre congé pascal se passa en séances d'ajustement et de haute couture! Presque sans arrêt, des Malgaches sonnaient à la porte: « Notre maison est tombée. Nos effets sont perdus: plus d'habits, plus de couvertures! » Ces gens, pauvres d'avance, avaient affronté l'hiver en bien mauvaise condition: mal logés, mal vêtus, mal nourris et vivant du produit de leur coin de rizière.

Mais Ambohibary n'a pas souffert en comparaison de Tananarive, des villes de Tamatave et des centres de la Côte Est. Port-Bergé, par exemple, est détruit à 90 pour cent. C'est là que le cyclone a frappé le plus durement. La crue extraordinaire de la rivière Bemarivo provoqua l'inondation de la ville. Le Jeudi Saint, l'eau avait atteint 1.50 mètre, entre la

¹ Thérèse Drainville, de Laval-des-Rapides.

² Adélaïde Tremblay, de Saint-Cyprien de Témiscouata.

Mission catholique et le village, et continuait à monter inexorablement de 30 cm. par heure. Les missionnaires évacuèrent les lieux et se dirigèrent vers l'Hôtel Vardas situé sur

le point le plus élevé de Port-Bergé. Mais cette élévation même fut à son tour prise d'assaut par le flot. Les Malgaches fabriquèrent des radeaux avec des fûts vides de 200 litres et trainèrent jusqu'à l'hôtel deux grands chalands affectés ordinairement au passage de la Bemarivo. Il fut décidé que la population, qui n'avait pas quitté, serait transportée sur la colline de la Mission Adventiste, soit 1,500 personnes.

Les chalands et les radeaux entrèrent en fonction, et l'opération sauvetage s'effectua sans que l'on ait eu à déplorer de pertes de vie. Le Samedi, la colline ressemblait à une véritable fourmilière humaine. Mais l'eau, montant toujours, se mit à envahir l'école. Et pour comble de malheur, dans la nuit éclata un orage! Vers les trois heures, il y eut une accalmie et la décrue s'amorça.

En la fête de Pâques, le R. P. Léon Peter, c.s.s.p., curé de la Mission, poussa une reconnaissance, en pirogue, à travers Port-Bergé: les maisons de la ville basse étaient submergées jusqu'au toit et les cases avaient complètement disparu; l'école du *Fanjakara* s'était écroulée de même qu'une aile de l'hôtel; à la Mission Catholique, vision navrante:

Dégâts à Tananarive (quartier d'Isotry).

Une chrétienne vient
de retrouver son crucifix
dans les ruines de
sa maison.



la résidence des Pères, une partie du couvent, la nef de l'église gisaient effondrées. Des animaux: bœufs, porcs, brebis, chiens, chats, canards, poulets, qui s'étaient échappés à la nage, se tenaient perchés sur les toits émergés.

Au retour du Père sur la colline adventiste, tous les Malgaches, chrétiens ou non, versèrent des larmes en apprenant que le clocher de l'église seul restait debout. « Et c'est votre plus grande fête! » s'exclamaient les Indiens avec regret et sympathie. « Que c'est malheureux! que faire?... »

Dans l'après-midi de Pâques, un avion militaire vint parachuter du

pain, des médicaments et des couvertures aux sans-abri. Le lendemain, par ordre des Autorités civiles, tous les réfugiés de la colline étaient transférés au camp d'aviation et le Service médical assurait la distribution de remèdes et de désinfectants, car les cadavres d'animaux noyés répandaient une odeur pestilentielle. Partout l'on voyait des gens en train de fouiller les décombres pour tâcher de retrouver une robe, une chemise... Cette désolation de Port-Bergé n'est qu'un exemple des ravages qu'ont subis les villes et les Missions des hauts-plateaux et de la Côte Est.

Mais la principale victime du cy-

A Isotry, un homme essaie de relever la porte de sa maison démolie par le cyclone.





En visite chez les sinistrés d'Ambohibary, Sœur Sainte-Adélaïde (Adélaïde Tremblay, de Saint-Cyprien de Témiscouata) et Sœur Marie-Viateur (Thérèse Drainville, de Laval-des-Rapides).

clone, si l'on considère les chiffres, c'est Tananarive avec ses 60,000 sinistrés. Les bas-quartiers de Soanierana et d'Isotry furent inondés lorsque des brèches se produisirent à certains barrages sur l'Ikopa. Les résidents durent fuir en toute hâte, emportant ce qu'ils pouvaient de leurs effets. Les Services publics, le Secours Catholique, la Croix-Rouge, les Scouts catholiques et protestants, les Mouvements de Jeunesse, ai-

dèrent à rescaper et à installer provisoirement des réfugiés.

On eut hélas! à enregistrer une vingtaine de décès dont plusieurs parmi les sauveteurs. C'est ainsi que quatre scouts-routiers se noyèrent, victimes de leur charité. La série des cyclones, qui n'a épargné que la province de Tuléar, située au sud-ouest, a causé, dans la Grande Ile, environ 300 morts et des dommages estimés à 25 milliards de francs.

Intro.
Moderato

Francisco Santiago

Le mariage aux Philippines

par Sœur JOSEPH-ARMAND¹, m.i.c.

De nos jours, la jeunesse des Philippines, du moins celle des principaux centres, emprunte de plus en plus à l'Occident les modes et usages relatifs aux fréquentations et au mariage. Ainsi, le choix de la fiancée qui, sous l'influence d'une coutume chinoise, était passé aux parents est aujourd'hui laissé aux jeunes gens. Ceux-ci ont adopté les rendez-vous et les sorties seul à seul, plus conformes, d'après eux, aux idées de liberté et d'émancipation du monde moderne que les rencontres chaperonnées.

Dans nombre de petites villes et de *barrios*, cependant, les traditions introduites pour la plupart par les Espagnols se perpétuent avec assez de fidélité. Le jeune Philippin aime toujours déclarer ses sentiments dans une sérénade sous la fenêtre de la *signorita*. Est-il favorisé d'une voix

agréable, par une belle soirée, il chante lui-même ses couplets en s'accompagnant de la guitare, sinon il engage un chanteur.

Le père de la demoiselle invite parfois le prétendant à prendre une légère collation, expédient qui ménage aux amoureux le plaisir d'une entrevue. Avec la permission des parents, le jeune homme pourra renouveler ses visites ou bien écrire à son amie s'il doit s'éloigner.

Certaines coutumes propres aux différentes Iles offrent un caractère de curieux exotisme. Dans l'Ile Palawan, par exemple, lorsqu'un garçon sollicite la main d'une fille, l'usage lui prescrit d'appuyer sa requête d'un présent original et pratique à la fois: cinq assiettes en porcelaine du coût de cinq pesos... Un deuxième aspirant se présente-t-il à son tour?

¹ Gertrude Gagnon, de Petit Saguenay.

celui-ci double le cadeau, et les assiettes supplémentaires dédommagent son prédécesseur. Si la fille à marier est une perle rare et qu'un troisième amoureux ambitionne sa conquête, il tentera sa chance avec une pile de quinze belles assiettes! Dans le cas d'acquiescement, le chef de la maison cédera cinq assiettes à chacun des deux jeunes gens éconduits et gardera les autres pour lui-même.

La jeune fille du Sud désireuse de se marier tresse sa chevelure en une seule natte; lorsqu'elle s'est acquis un ami, elle la sépare en deux longues tresses qu'elle ramène en avant, sur les épaules; enfin, le mariage décidé, elle se coupe les cheveux à la mode occidentale.

C'est le garçon, aux Philippines, qui fournit la dot et paie le trousseau de sa future épouse. Cette question souvent épineuse se discute peu de temps avant la célébration du mariage ou même seulement la veille. Accompagné de ses propres parents et quelquefois de toute la population

du *barrio*, le jeune homme se rend chez ses beaux-parents pour la demande officielle. Là, à genoux et avec instances, il implore la faveur d'avoir Miss N... pour femme. Conscient de la valeur de sa fille, le père ne craint pas de se montrer exigeant, surtout si le fiancé est de condition aisée. L'affaire se règle ordinairement par le don d'un carabao, animal très précieux aux Iles puisqu'il remplace le cheval pour la culture, le transport des marchandises, etc.; aussi par l'offrande de riz ou d'argent.

L'accord dotal conclu, on étend les nattes sur le plancher de bambou pour les parents et connaissances qui passeront la nuit (les hommes dans une pièce, les femmes dans l'autre). Tassés comme des sardines sous l'immense moustiquaire commune, les dormeurs ronfleront à qui mieux mieux jusqu'aux matin, sans souci de la chaleur, sauf peut-être les deux fiancés qui, chacun de leur côté, attendent avec impatience le premier cocorico annonçant l'aurore du grand jour!

La cérémonie du mariage

En dehors de cette catégorie de catholiques, trop nombreux, hélas! qui laissent un vide religieux complet entre leur baptême et leur sépulture, les jeunes gens font bénir leur union par le prêtre. La cérémonie a lieu soit à l'occasion d'une fiesta et alors les mariages sont bénits en série, soit à la grand-messe du dimanche ou encore la semaine. La mariée porte une robe de soie blanche ou d'organdi ainsi qu'un voile très long, le marié un habit également blanc ou,

ce qui est plus chic, la chemise *barong tagalog* en fibre d'ananas brodée, retombant sur un pantalon noir.

Le cortège se forme à la porte de l'église: en tête, le porteur de l'anneau, habituellement un garçonnet de cinq à huit ans; une bouquetière du même âge; une fille d'honneur vêtue de rose; la porteuse du cordon qui servira à lier la mariée à son époux; une autre jeune fille, parente ou amie intime de la fiancée; celle-ci enfin, accompagnée de ses parents,



de son parrain et de sa marraine. Le marié attend dans le chœur avec sa suite: un garçon d'honneur, deux filles d'honneur et un jeune porteur de cordon. Il salue sa fiancée, qui entre au bras de son père, et s'agenouille avec elle au pied de l'autel.

La cérémonie de la bénédiction nuptiale n'offre d'abord rien de singulier. Après la remise de l'anneau, les époux reçoivent des mains du prêtre l'*arras*, pièce d'or, ou selon l'usage actuel, des *pesos* d'argent enfilés en nombre impair. Cette monnaie, placée sur une assiette, est présentée au marié comme au chef de famille. Celui-ci la passe ensuite à son épouse qu'il établit par ce geste régente de son foyer. C'est, en effet, à sa femme que le mari philippin confie la bourse commune et remet son salaire; c'est elle qui administre les biens de la maison et voit à l'instruction des enfants.

Les époux entendent la messe agenouillés dans le chœur. Au Sanctus, un garçon et une fille d'honneur déploient sur leur tête un large voile blanc, symbole de la virginité qu'ils ont dû garder jusqu'à ce jour. Le porteur et la porteuse du cordon remplissent ensuite leur office en passant autour du cou des nouveaux mariés un cordon noué en cercle, pour leur rappeler « que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni! »

Voile et cordon sont enlevés par le parrain et la marraine un peu avant la fin de la messe. A ce moment, la mariée reçoit les embrassements de sa mère; des larmes coulent, car les liens de la famille sont forts, aux Philippines, et la séparation brise le cœur.

Au sortir de l'église, des groupes de femmes jettent des poignées de riz, emblème de prospérité. En certains endroits, la mariée lance aussi son bouquet dans la foule; la jeune fille qui le saisit au vol sera la prochaine épousée!





La fanfare qui a rythmé l'entrée des mariés à l'église reconduit la noce à la maison. Souvent, tous les gens du *barrio* en sont, car en ce pays du soleil, de la simplicité et de la joie, les occasions de réjouissances prennent les proportions d'une fête de village où tous, sans embarras de faire-part, se considèrent naturellement invités et « nécessaires » au succès.

Une coutume quelque peu superstitieuse veut que les nouveaux époux montent côte à côte, avec précaution, la petite échelle qui conduit à la pièce supérieure de la hutte philippine; un faux pas présagerait une mort prochaine!

Avant de s'asseoir au banquet, le jeune couple accomplit un rite cette fois pieux et touchant, légué par les ancêtres. Une chandelle allumée à la main, ils se rendent tous deux à un autel dressé dans un coin de la maison réservé d'ordinaire pour la prière familiale. L'aïeul du marié récite des formules spéciales à l'intention des parents défunts, puis on chante le *Salve Regina* afin d'implorer l'assistance de la Sainte Vierge pour les nouveaux époux. Ceux-ci baisent ensuite la main des aînés de leur famille respective.

Le menu du repas est tout au moins abondant, comme il se doit pour un si grand nombre de convives. Y figurent: du *litchin* (porc rôti à la broche), du poulet, de la viande de chèvre, préparés d'après l'art culinaire du pays. Par mesure de prudence et pour éviter une perte de face, les parents gardent à la cuisine un sac de riz et un cochon de lait prêt à être égorgé au premier signe de disette.

La franche hospitalité des provinces philippines a son code d'étiquette aux pratiques savoureuses, assaisonnées de courtoisie. Autour d'une longue table ombragée de palmiers, les invités attendent avec patience l'arrivée des époux pour l'offrande des cadeaux. Le marié se tient alors à une extrémité de la table, la mariée à l'autre. On place devant eux de larges paniers et, parfois tout en dansant, parents et amis y déposent leurs présents. Avec l'argent reçu, on achètera un lopin de terre.

Au signal du président, le banquet débute, dans un silence solennel. Une fois régalez, ces premiers convives cèdent leur place à un second groupe de villageois et se réunissent dans la cour où le maître de la maison leur distribue un petit *pabalon* (gâteau) enveloppé dans une feuille de bananier.

A l'extérieur, les conversations joyeuses s'animent de plus en plus sous la chaleur du *tuba* (vin de coco) ou d'un genre de cocktail, fort émoustillant, de jus de canne à sucre, de gin ou de rhum local. Les verres circulent, se vident et se remplissent, car nul ne se montrerait assez impoli pour refuser une deuxième consommation!

Point de fête sans musique ni danse aux Iles! Le folklore national, riche et varié, offre un vaste répertoire de chants dont le *Kumintang* ou *Tagalog bridal song*, très populaire, et le *Kundiman*, romance préférée des Philippines, ainsi que quantité de danses où la grâce des mouvements rythmiques s'allie au brillant coloris des costumes. Entre les évolutions, garçons et filles ont toujours soin de former deux groupes distincts.



« Que l'homme ne sépare
pas ce que Dieu a uni. »

Au soir d'un beau jour

La fête a été merveilleuse de joie et de fraternité; l'on a dansé, chanté avec tout le brio et tout l'entrain d'une jeunesse ardente et rieuse; les hommes ont trinqué longuement à la santé des mariés; les femmes ont multiplié leur dévouement et leur amabilité au service de tous; aussi est-ce à regret que l'on voit le soir descendre sur ce jour mémorable. Escomptant l'éclosion prochaine de nouvelles amours et la répétition d'une semblable noce, les gens regagnent tranquillement leur hutte de nipa.

Les réjouissances de la journée n'ont guère permis aux nouveaux

mariés de méditer sur le sens des sérieux engagements contractés le matin. Dans le calme et le silence de la nuit tropicale, les paroles solennelles de la bénédiction liturgique reviennent maintenant avec la douceur de leur poésie, mais aussi la gravité de leur signification pratique. La sublime résonnance de ces oraisons a fait sous tous les cieux, depuis deux mille ans, la force et le bonheur des époux chrétiens. « Délivrez-les de tout mal! » a dit l'Église. Avec optimisme, le jeune ménage espère que ce souhait va le garder de tous ces maux qui menacent toujours le bonheur humain.



Chez les poupées de chrysanthèmes

par Sœur SAÏNTE-EMILIEÏNNE¹, m.i.c.

Par un beau jour de congé, les mères de nos élèves d'anglais organisent un voyage-pique-nique au royaume des Poupées de Chrysanthèmes, à Nihonmatsu. Ce lieu célèbre, distant d'une cinquantaine de milles de Koriyama, porte plus que tout autre le cachet particulier au pays du Soleil Levant.

A l'entrée de la ville un énorme bouddha, assis au sommet d'une haute montagne, « sourit dans une paix sereine »; de ce promontoire, ses yeux mi-clos regardent, semble-t-il, le Japon tout entier. En bas un petit pont fait le gros dos pour con-

duire les visiteurs à une cité féerique où couleurs et parfums rivalisent d'intensité pour flatter les sens. Dans une longue série de kiosques représentant des scènes du Japon ancien, les efforts conjugués des botanistes et des artistes ont réussi une reproduction originale et fidèle des faits les plus intéressants: les personnages de la légende ou de l'histoire apparaissent en costume de l'époque, costume réalisé au moyen des plus belles variétés de chrysanthèmes. Des épais et somptueux manteaux de fleurs, seuls émergent les visages et les mains en plâtre des mannequins.

Ce curieuse musée, expression d'un

art oriental au goût exquis, nous met en contact avec l'âme profonde du Japon et son culte de la Beauté qui en ferait un peuple si spirituellement riche, une fois converti au Christ!

Missionnaire de fraîche date au Nippon, je profite avec avidité de cette excursion pour étudier les mœurs et coutumes de mon nouveau pays d'adoption. Ainsi, en cours de route,

ai-je accepté volontiers de déguster un bol de riz en jouant des bâtonnets, même si la maladresse inévitable de l'étrangère que je suis provoque l'hilarité de mes amies autochtones. Ne faut-il pas que, dès le début, la missionnaire s'entraîne à la mise en pratique de cette recommandation du grand Apôtre: « Faites-vous tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ! »

A Nihonmatsu, Sœur Sainte-Emilienne et Sœur Saint-Grégoire-de-Nazianze

(Rita Martel, de Vankleek Hill, Ont.).



Point de vue sur l'éducation féminine

par une Africaine,

ex-élève de l'école secondaire

Il y a dix ans, avant l'arrivée des Sœurs missionnaires dans la province septentrionale du Nyassaland, les filles de chez nous ne jouissaient pas des possibilités de développement intellectuel qui sont nôtres maintenant. La plupart étaient illettrées. Elles apprenaient de leur mère à cuire la *sima*, à broyer le maïs et à piocher le jardin, puisque telle est l'occupation d'une femme après son mariage.

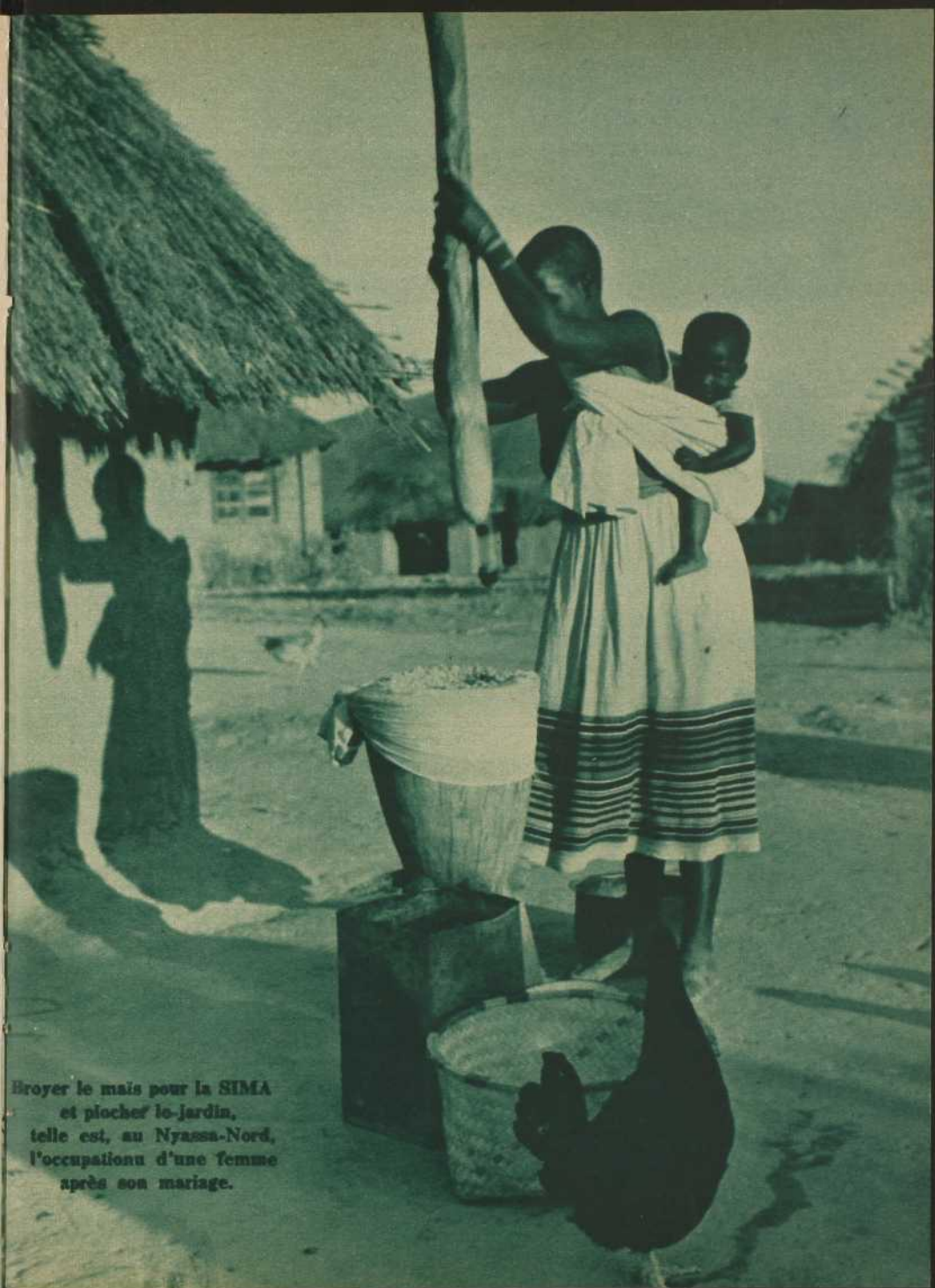
Mais depuis, on a fait beaucoup pour l'éducation de la jeunesse féminine. Le mouvement partit de Katete avec l'école primaire junior et l'école normale en langue vernaculaire donnant le droit d'enseigner les classes « A », « B » et standard I; puis l'école s'est transformée en école primaire senior laquelle conduit au cours secondaire ou pédagogique, et l'école normale déjà existante s'est muée en *Training* anglais préparant à l'enseignement des cinq premières années du cours primaire.

La dernière à recevoir le bienfait

de l'éducation et à entrer dans la civilisation moderne, la province du Nord a accompli un tel progrès, et en si peu de temps, qu'on a peine à le croire. A l'heure actuelle, une Africaine du Nyassa septentrional a les mêmes avantages culturels que n'importe laquelle de ses sœurs du Centre ou du Sud.

L'école secondaire s'ouvrit à Katete, en novembre 1954, avec quatre étudiantes en standard VII (9e année). Ces quatre montèrent, l'année suivante, en standard VIII (10e année). Transférées à Karonga, les classes des filles comptent présentement dix-huit élèves... et l'on en refuse autant faute de local!

Mais comme l'éducation féminine est chose neuve en notre province, bien des parents africains ne veulent pas dépenser un sou pour donner à leurs filles une instruction poussée. Ils tiennent à ce que leurs fils poursuivent leurs études mais non leurs filles: une fois mariées, celles-ci, disent-ils, n'ont plus qu'un devoir:



Broyer le maïs pour la SIMA
et piocher le jardin,
telle est, au Nyassa-Nord,
l'occupation d'une femme
après son mariage.



**A l'école Élémentaire de Karonga, élèves du standard VI
suivant le cours régulier de sciences domestiques. Professeur spécialisé:
Sœur Cécile-de-Milan (Cécile Demers, de Rapide l'Original).**

s'occuper de leur famille; par contre, un garçon devenu professeur, ou commis, ou secrétaire, aidera toujours ses parents par des cadeaux d'argent ou de vêtements. En outre se pose le problème des frais de scolarité: ici, la plupart des Africains n'ont pas d'emploi rémunérateur: ils cultivent leurs jardins et en tirent la subsistance des leurs. Ils ne peuvent vraiment payer à leurs filles et l'école et l'habillement; et les études secon-

naires coûtent plus cher que les études primaires. Lorsqu'une étudiante est reçue aux examens du Gouvernement, en standard VI, son père lui demande d'ordinaire de s'inscrire tout de suite à l'école normale, et cela, pour qu'elle ait le temps d'enseigner avant son mariage et qu'il puisse toucher son salaire. Bon nombre d'Africains ne comprennent pas encore qu'une éducation supérieure améliore une personne. Les

uns disent: « A quoi bon envoyer si longtemps nos filles à l'école? En somme, quand elles étudient, elles deviennent paresseuses, intéressées seulement dans les livres; elles n'aiment plus à broyer le maïs comme les autres et ne sont même pas capables de bien cuire la *sima*. Que feront-elles donc dans leur propre maison? »

Il faut admettre que certaines étudiantes contribuent à accréditer ces préjugés et par là nuisent à l'éducation de leurs sœurs africaines. En congé, ces demoiselles refusent de travailler autour de la maison et passent le temps à visiter leurs amies, sous prétexte que le travail manuel est l'affaire des filles non éduquées. La masse du peuple n'appréciera vraiment l'éducation féminine qu'en

autant que les étudiantes se prêteront aux besognes de la maison. D'un autre côté, les parents craignent que des études secondaires empêchent leurs filles de se marier jeunes. Tous désirent les voir se marier le plus tôt possible, afin de recevoir la dot en vaches ou en argent. Quelques-uns s'opposent encore à ce qu'elles fréquentent l'école catholique parce qu'ils redoutent qu'elles entrent ensuite au couvent, car alors ils perdraient tout, dot et enfants!

Toutefois, les gens ne sont pas totalement contre l'éducation féminine. Ils savent maintenant qu'une institutrice gagne un salaire plus élevé que celui d'un homme travaillant son jardin (l'agriculture est la ressource principale du Nyassaland). Espérons que petit à petit ils comprendront les valeurs humaines de l'éducation.

Mais cela ne viendra pas en un

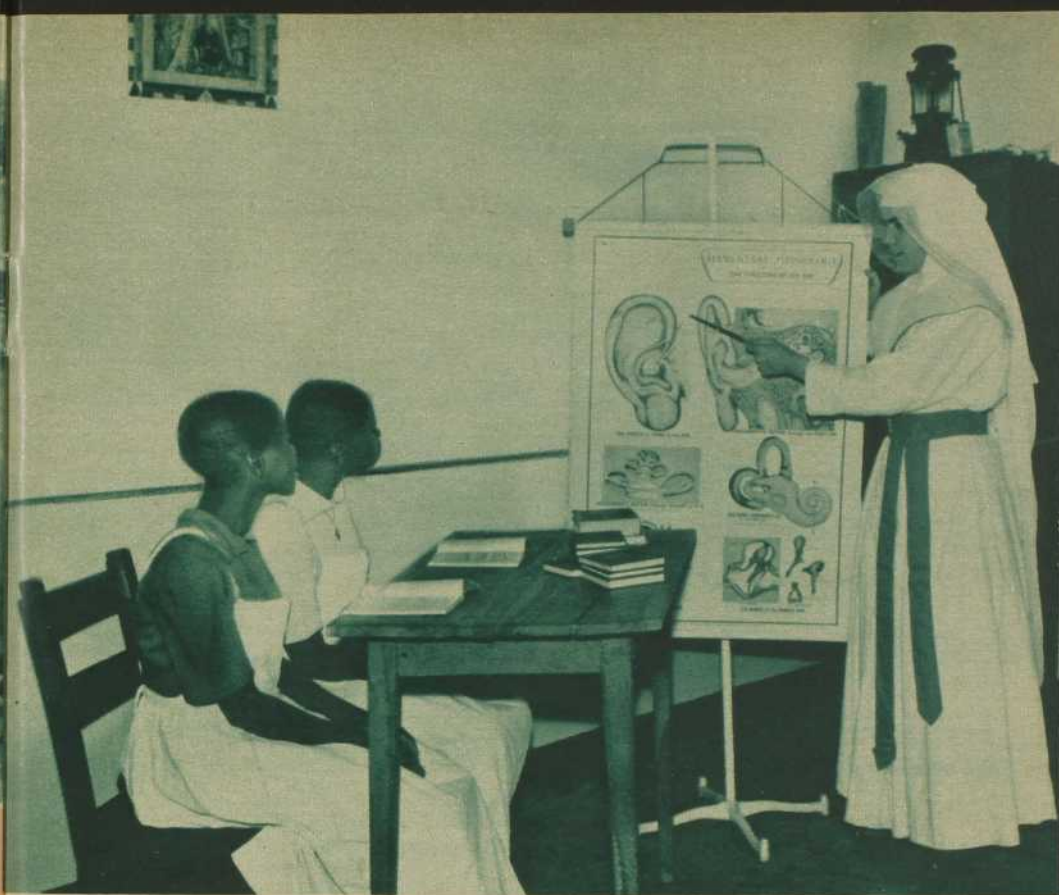




Une opération familière aux jeunes Africaines: vanner le maïs pour en extraire les MAFUFUZI, insectes qui s'attaquent aux grains séchés.

jour. Les écolières elles-mêmes ne montrent pas toujours de l'enthousiasme pour leur propre développement. On entend dire assez souvent: « Pourvu que je sache lire et écrire... pourvu que je sois capable d'écrire une lettre à mon mari quand il sera loin! » Les filles de chez nous pensent au mariage de bonne heure et s'y engagent entre quinze, seize et dix-sept ans. Enfin il faut ajouter qu'elles sont peu attirées par les études avancées, à cause des difficultés que présentent certaines matières enseignées, à ce stade, uniquement en

anglais. En général, les Africaines du Nyassa-Nord ne connaissent pas parfaitement cette langue. De Sub « A » à standard IV, elles étudient moitié en anglais, moitié en citumbuka; mais au secondaire, il leur faut prendre en anglais l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, l'histoire, la géographie, la littérature, la religion. Sœur Claude-de-la-Colombière¹, notre professeur, nous donnait souvent ce conseil: « Si vous voulez acquérir du vocabulaire, lisez, lisez beaucoup d'ouvrages anglais. » La bibliothèque de l'école a commencé à se peupler



A l'Hopital du Sacré-Cœur de Katete. Leçon d'anatomie donnée par
Sœur Sainte-Yvette (Yvette Carle, de Jollette)
à de futures infirmières, postulantes des Rosarian Sisters.

grâce à *L'Aide Intellectuelle Missionnaire*, d'Ottawa, qui l'a dotée de plusieurs beaux livres. Quelle reconnaissance les étudiantes ne doivent-elles pas à cet organisme canadien si généreux!

Si l'on considère ce qui a été réalisé, au Nyassa-Nord, en dix ans, au domaine de l'éducation féminine, l'on peut augurer de belles perspectives

pour l'avenir. Une mentalité nouvelle, plus ouverte, se fait jour partout. Les provinces du Centre et du Sud ont aussi connu d'importants progrès. Des Africaines ont adopté la civilisation européenne: à leur foyer, on trouve des lits, des chaises, des tables, de la vaisselle et toutes ces choses indispensables au train de vie des gens éduqués. Ces femmes



**Quand il arrive un colis de l'Aide Intellectuelle Missionnaire d'Ottawa...
Distribution des livres par Sœur Sainte-Imelda (Imelda Saurette, de Letellier, Man.)
aux étudiantes de l'Ecole Normale de Katete.**

élèvent bien leurs enfants et leur inculquent de bonnes habitudes. Pour elles, les envoyer à l'école n'est pas un problème.

Voici donc quelques points de vue touchant l'éducation féminine chez nous. Un jour, en classe, nous avons lu un ouvrage très intéressant "Up From Slavery" de Booker Washington. L'auteur, un ancien esclave, fondateur du "Tuskegee Institute", collège industriel pour les Noirs amé-

ricains, disait qu'il faut tendre à éduquer la tête, la main et le cœur, afin de pouvoir aider les autres plus tard. Cette pensée nous sert de stimulant. Ainsi, nous-mêmes, après deux années d'école secondaire et deux années additionnelles de formation pédagogique, nous serions en mesure d'aider les nôtres par l'enseignement; il nous reviendrait cet honneur: former la tête, la main et le cœur des chers enfants du Nyassa-Nord.

(traduit de l'anglais)

Nos enfants de choeur chinois... et leurs problèmes...

par Sœur MARIE-HONORIUS¹, m.i.c.



La sacristine de notre Maison Mère envierait, j'en suis sûre, le beau groupe d'enfants de chœur qui se relaient de semaine en semaine pour servir la messe à notre Couvent d'Austin Road. J'en compte une trentaine, choisis parmi les volontaires de l'école Tak Sun désireux de remplir ces hautes fonctions. Tous les jours, ces garçonnetts, encore non-chrétiens pour la plupart, se réunissent pour étudier les prières et les répons de la messe; ils rivalisent d'ardeur et acquièrent souvent une prononciation latine quasi parfaite.

Lorsqu'ils sont suffisamment prêts, ils ne craignent pas, leur tour venu, de se lever de grand matin pour se rendre au Couvent; c'est pour eux un honneur et un bonheur d'assister le prêtre à l'autel.

Un jour, au sortir de la leçon, S...

¹ Véronique Therrien, de Saint-Julien de Wolfestown.

s'approche et me dit tout peiné:

—Ma Sœur, chez moi, quelqu'un ne croit plus à la religion catholique.

—Comment cela? Qui est-ce?

—Papa, reprend-il avec émotion. Il a brisé les statues et accompli dans la maison un nettoyage complet d'objets de piété. Mon grand frère a suivi son exemple. Maman est bien malheureuse et moi de même.

Le cher enfant réclame des prières ferventes pour la conversion de son père égaré.

Second trait, d'ordre inverse: X..., de famille non chrétienne, nous confiait:

—Maman n'a pas la foi, elle me l'a assuré. J'en ai parlé à papa et il m'a demandé: «Toi, X..., as-tu la foi? — Oui, papa. — Eh bien, mon petit, moi aussi j'ai la foi.»

Ainsi, pour ces jeunes Chinois se posent des problèmes spirituels qu'ignore la majorité des enfants de chez nous. Heureux sont-ils quand, placés dans une institution catholique, ils

D'un sourire, Sœur Marie-Honorius se fait des amis.





peuvent recourir à leurs professeurs pour recevoir conseil, lumière et encouragement. Mais les élèves des écoles catholiques ne représentent que 16.5 pour cent de la population écolière de Hong Kong, soit 71,000 sur 420,000. A Tak Sun, nous recevons 1,700 garçons du cours primaire. Mount Good Hope accueille 1,800 garçons et filles. Nous en aurions bien davantage avec des locaux plus vastes.

En décembre 1958, lors de son passage à Hong Kong, S. Ém. le Cardinal Agagianian a béni une grande école de quatorze étages, aménagée pour 3,100 élèves. On l'a nommée *Raimondi College*, en souvenir du premier vicaire apostolique

de Hong Kong. Une autre école paroissiale a également été inaugurée par le Cardinal. Elle est située dans un quartier de réfugiés et peut contenir 2,500 enfants.

Quel beau champ d'apostolat constituent ces établissements scolaires! car c'est par l'école que la foi pénètre dans les foyers.

Puisse le divin Maître multiplier les enfants de chœur chinois, et aider ses missionnaires à atteindre toute la jeunesse de Hong Kong, afin que dans cette génération qui lève, face au continent rouge, s'établisse un courant d'énergie chrétienne capable d'annihiler les forces subversives du communisme.

Leurs yeux se sont rencontrés...



LES COTEAUX, HAÏTI

par Sœur MARIE-DE-LA-REPARATION¹, m.i.c.

C'est la saison des pluies. La rivière qui sépare le bourg des Coteaux de la banlieue de Débauché précipite ses eaux terreuses vers la mer des Caraïbes. Une atmosphère lourde de chaleur et d'humidité étroit tous les êtres vivants, particulièrement les malades. Sur l'autre rive, une phthisique étouffe et râle, dans un coin de sa pauvre *caille*.

Marie-Alcine est ma patiente depuis quelques mois.

Appelée jadis aux joies de la vie conjugale, cette jeune femme a vu très vite pâlir sa lune de miel. Sous prétexte d'une incompatibilité de caractère, son mari l'a quittée, elle et

ses deux enfants. Pour gagner de quoi vivre, Marie-Alcine a ouvert un petit commerce, oh! bien minime: il consiste à étaler quelques légumes, ou de menus objets dans un large cabaret en bois déposé sur une table, à l'entrée de sa demeure. Certains jours, expédient plus lucratif, elle se constitue vendeuse ambulante, laissant la garde de ses marmots à une voisine charitable.

Mais voici que la maladie survient, ajoutant son poids à un fardeau déjà trop lourd. Impuissante, comme tous les pauvres, à se payer le luxe d'une cure dans un sana, Marie-Alcine lutte pendant long-

temps avec son ennemie interne, la tuberculose. Finalement, une hémoptysie se déclare et la conduit aux portes du tombeau. D'urgence, on réclame la religieuse infirmière. En ce moment la rivière est en crue et j'hésite à la traverser, mais le guide insiste et s'offre à me transporter. Depuis mon arrivée en Haïti, les portages de ce genre ont été nombreux, celui-ci ne m'effraie donc pas. Pour remplir l'office du Bon

Capharnaüm, la malade est entourée d'une foule qui hurle et se lamente. Deux proches parentes se roulent par terre et fendent l'air de leurs cris, afin de chasser les mauvais esprits du corps de la mourante. On l'asperge aussi, plus qu'il ne faut, de tafia, eau-de-vie qui a, paraît-il, la propriété de ranimer. Oh! s'il m'était donné d'adresser à ces gens la parole de Jésus: « Retirez-vous, cette femme n'est pas morte, mais



Samaritain, soulager un membre souffrant de Jésus-Christ, et peut-être rapprocher une âme de son Cœur divin, que n'accepterait pas un missionnaire?

Comme autrefois chez Jaïre, à

elle dort! » Tout de même, je réussis à conjurer le danger. La moribonde reprend vie et reçoit une médaille miraculeuse ainsi qu'un chapelet, talismans plus efficaces contre les démons que le tafia et les pratiques supersti-

tieuses. Je l'encourage à la résignation et lui promets une autre visite pour le lendemain.

Le cheval sera cette fois un moyen de locomotion plus sûr et plus rapide.

Marie-Alcine a perdu son aspect cadavérique. Mieux éphémère, cependant, car en ce pays l'évolution de la phtisie est quasi inévitable. Deux mois durant, je retourne chaque dimanche à son chevet, moins pour la soulager que pour soutenir son moral et l'aider à cheminer vers le chez-nous du ciel. Toujours elle se montre touchée et reconnaissante.

Mais aujourd'hui, quel revirement! Plus de médaille à son cou, plus de chapelet entre ses doigts, sur ses traits la désolation qui suit un feu de forêt! Oui, le feu a passé, en effet, allumé par un tison d'enfer. La malade a renié son Dieu, abandonné sa foi. C'est donc une lutte corps à corps avec le Malin qu'il faut livrer. Et le temps presse: la jeune femme suffoque, sa température est élevée, son pouls rapide et très faible, ses pieds enflés. Dans son désarroi intérieur, elle ne veut plus prier et refuse absolument de voir le prêtre. Une seule planche de salut lui reste: le recours à Marie. La saisira-t-elle?

Dans deux jours, la statue de Notre-Dame de Lourdes, en pèlerinage sur la Côte, passera par le bourg.

L'événement n'est un mystère pour personne; tout le monde en parle et s'y prépare. J'aborde la question:

—En sa qualité de Reine et de Mère, la Vierge va répandre à profusion ses grâces et ses miséricordes sur les âmes qui les lui demanderont avec confiance. Je vais la prier pour vous; regardez-la vous-même et saluez-la comme une enfant salue sa maman qu'elle aime bien. N'est-ce pas, Marie-Alcine?

Pas de réponse.

* * *

Portée en triomphe sur un char pavoisé, Notre-Dame a visité les Coteaux et passé devant la *caille* où gît Marie-Alcine. Par la porte entrouverte, la malheureuse a reconnu sa Mère; leurs yeux se sont rencontrés et, comme Pierre à la vue de son Maître dans la cour du Prétoire, la fille prodigue a fondu en larmes; son cœur n'a pu supporter le reproche muet. Elle fait alors appeler le R. P. O. Duplessis, o.m.i., curé de la paroisse, se confesse, abjure l'erreur, puis reçoit les derniers sacrements.

Peu de temps après, au matin du 11 février, pendant qu'à Lourdes, les foules exaltaient Marie Immaculée, une pauvre femme entrait dans son éternité, par la Porte du Ciel... C'était un jour de grâces, un jour de jubilé.

INTENTIONS MISSIONNAIRES

de l'Apostolat de la Prière

MARS: Que la vie familiale, en Afrique, soit profondément pénétrée de principes chrétiens.

AVRIL: Que les catholiques puissent réagir efficacement contre les dangers de la mauvaise presse dans les Missions.

MAMAN CATHERINE

par Sœur **SAINTE-FELICITE**¹, m.i.c.

La population de Madagascar se divise en une quinzaine de tribus, autrefois toutes indépendantes les unes des autres et réparties comme suit: les Merina, peuple de fonctionnaires et d'intellectuels, établis dans la partie centrale des Plateaux, avec Tananarive comme capitale: les Betsileo, très pacifiques et adonnés à la culture du riz, groupés autour de Fianarantsoa; les Betsimisaraka, bons cultivateurs et excellents marins, sur la Côte orientale; les Tanala, habitants des forêts.

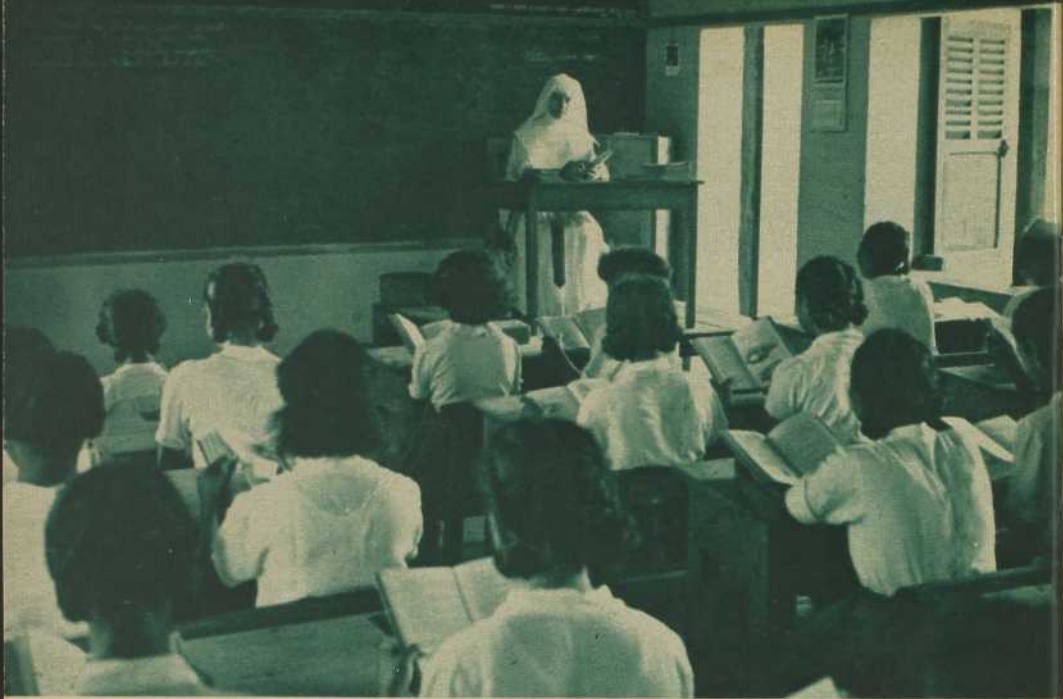
Viennent ensuite, avec quelques autres, les Bara, les Mahafaly et les Sakalaves. Ces derniers se répandent sur la Côte ouest ou « les longues vallées ». Divisés en clans, ils obéissent à des *mpanjaka*, rois ou reines très respectés. On les reconnaît comme rivés à leurs coutumes ancestrales et à leurs superstitions. C'est à ce groupe ethnique, à l'âme noble et au cœur droit, que se rattache Maman Catherine.

Son grand-père avait été fusillé à la suite de l'insurrection de 1895 qui amena l'annexion de Madagascar à

la France. Cependant, l'officier français chargé de l'exécution de cette sentence prit en pitié le fils du condamné à mort. Durant son séjour en pays sakalave, il consacra tout son temps libre à cet enfant et l'initia à la langue française. Grâce à cette connaissance, le jeune homme devint plus tard un personnage important au sein de sa tribu. Il se maria. Et comme la polygamie, aujourd'hui en régression, reste pourtant permise et même considérée comme une gloire, un signe de richesse, Marokao ne se contenta pas d'une seule épouse: il en prit une deuxième, puis une troisième. Mais un jour, on ne sait pour quel motif, il renvoya sa première femme qui donna peu après, naissance à une fille.

Or, selon une coutume malgache, en cas de séparation des époux, les enfants reviennent de droit au père, quels que soient leur sexe ou leur nombre. La petite Catherine fut donc réclamée par son père qui la confia à une autre de ses femmes. Cette maman adoptive laissa la fil-

¹ Thérèse Leblanc, de Saint-Sylvère.



A l'Ecole de Morondava, Sœur Sainte-Félicité (Thérèse Leblanc, de Saint-Sylvère et ses gentilles élèves malgaches.

lette à ses fantaisies et caprices, mais par une grâce prévenante du ciel, cette carence de formation n'eut pas de fâcheux résultat.

Toute l'enfance de Catherine s'écoula sans qu'elle entendit parler de religion. A quatorze ans, dans une visite à sa mère, réfugiée chez un oncle en un village éloigné, elle rencontra la fille du catéchiste de l'endroit et sa lia d'amitié avec elle. La jeune catholique lui parla du prêtre blanc de passage à la Mission tous les mois pour enseigner les grandes et belles vérités de la religion chrétienne. La petite Sakalave s'éprit d'un désir ardent de voir le missionnaire. Aussi, malgré la fatigue d'un long voyage, revint-elle bientôt auprès

de sa vraie mère. Elle assista à la leçon de doctrine du dimanche et en sortit tout émerveillée. Déjà instruite, elle étudia en cachette les prières et les réponses du catéchisme, puis, au bout d'une quinzaine de jours, passa avec succès l'examen d'admission au baptême.

—Rien ne s'oppose maintenant à ce que je sois régénérée, affirma-t-elle au prêtre; je veux être chrétienne!

Et le missionnaire, convaincu de l'entière liberté de sa catéchumène, n'apporte aucune objection.

Le soir, débordante d'allégresse, l'adolescente se présente chez sa mère en criant sa joie à toute la maison. Mais, ô malheur! son oncle, surpris et transporté de colère, la

prive de nourriture et la renvoie à son père.

Désormais, elle sera plus prudente et ne révélera son secret à personne. Sans omettre la récitation de ses prières, elle continuera même à assister aux *Vamika*, cérémonies païennes destinées à honorer ou à apaiser les ancêtres par l'immolation de bœufs, béliers, coqs, etc.

A seize ans, on força Catherine à accepter un époux païen. C'était un homme instruit et membre du gouvernement qui laissa d'abord sa femme suivre les instructions religieuses données chaque dimanche par le catéchiste de la Mission catholique; mais un jour, agacé par sa ferveur croissante, il décide soudain de couper court à tant de singularités. S'étant levé de grand matin, il s'empare des robes de Catherine, les serre dans une valise et s'enfuit à son travail en emportant la clef. Que faire? La jeune chrétienne déjoue le manège de son mari: elle sort quand même et, enroulée dans ses draps de lit, assiste à la prière commune des chrétiens, la tête appuyée contre la fenêtre de la chapelle.

Le noble fonctionnaire n'avait pas prévu semblable audace. Honteux de trouver sa femme en cet accoutrement, il attend son retour, un bâton à la main. Catherine souffre les coups en silence; mais les dimanches suivants, impossible pour elle de s'évader, la porte de la case reste sous verrous.

Jadis, à son baptême, le missionnaire lui avait offert en cadeau une belle image de la Sainte Vierge et quelques bougies. Vite, elle sort ces objets de leur cachette et dresse un autel dans sa chambre pour y faire ses dévotions.

Peu de temps après, une obéissance officielle conduisait les deux époux à Miandrivasa. Les menaces de M. Tsinoka s'avéraient impuissantes à corriger son énergique épouse; il y renonça. Mais bientôt, comme elle ne lui donnait pas d'enfant, il partagea la case familiale en deux et y introduisit une deuxième femme. Cruelle épreuve pour le cœur délicat de Catherine! Jusque-là, elle avait espéré, par ses prières et ses sacrifices, convertir son mari à la vraie foi. Un obstacle vraiment insurmontable se dresse maintenant entre ses pieux projets et leur réalisation. Vaut-elle abandonner la partie et se livrer au découragement, à une jalousie quasi justifiable envers l'intruse qui lui vole ses espoirs de bonheur? Non pas. Catherine renchérit au contraire en délicatesses et multiplie ses bontés à l'égard de son époux infidèle. Le cœur de celui-ci sent la lutte devenir inégale. Au bout d'un an, il se laisse gagner et commence à étudier le catéchisme avec sa première femme. Douce et indulgente, Catherine enseigne aussi la doctrine à sa rivale qui accepte de retourner dans sa famille où elle reçoit le baptême.

Pour M. Tsinoka, le moment approche aussi où un missionnaire fera couler l'eau sainte sur son front, le fortifiera du pain eucharistique et bénira son union avec sa vertueuse épouse. Ce jour-là, bonheur inconcevable pour Catherine et pour la petite chrétienté de Miandrivasa! L'entrée d'un noble Sakalave dans l'Église catholique, n'est-ce pas une espèce de miracle?

Fervent chrétien jusqu'à sa mort qui arriva à Morondava en octobre 1946, M. Tsinoka se constitua le

soutien des missionnaires et l'émule de sa digne femme dans le chemin de la vertu. Le ciel leur avait refusé des enfants; ils se chargèrent du soin et de l'instruction de leurs cinq neveux dont l'un est aujourd'hui Ministre de l'Éducation dans son pays.

Avec son mari, Maman Catherine perdait en même temps ses fils adoptifs qui rentrèrent chez leurs parents. Mais son isolement dura peu. Son vieux père, non encore converti, se mourait dans sa ville natale. Il se souvint de sa fille et la fit demander d'urgence. Les chemins étaient fermés, les ponts levés à cause de la saison des pluies; l'aimante Catherine n'hésita cependant pas une minute; elle loua des porteurs et se fit conduire en *filanjana* (chaise), de village en village, jusqu'à la case paternelle. Après dix jours de préparation, le vieux Sakalave recevait le baptême. Toujours, ce père au cœur bon avait chéri de façon particulière l'aînée de ses filles. Il réunit tous les membres de sa nombreuse famille et, dans une dernière recommandation, prononça ces mots:

—Il faudra que chacun de vous abandonne un de ses enfants à Catherine, seule à présent sur la terre et sans soutien pour ses vieux jours.

Les paroles des mourants sont sacrées chez nos Malgaches. Catherine est donc revenue à Morondava enrichie d'un garçon et d'une fille désormais bien à elle. Le premier fréquente actuellement le petit séminaire et la seconde étudie à notre pensionnat. Pendant ce temps, la maman adoptive vit modestement dans une petite case, à deux pas de l'église. Tous les affligés connaissent le chemin de sa demeure, car son habileté à consoler, à encourager et même à convertir est proverbiale.

Deux fois la semaine, j'ai le privilège de bénéficier d'une heure de conversation malgache avec cette vieille amie qu'on ne voit pas souvent mêlée à la foule, les jours de foire ou de fête nationale. Fervente tertiaire, Maman Catherine préfère imiter le poverello d'Assise; tandis que ses doigts encore actifs confectionnent des soutanes pour les missionnaires ou des vêtements pour plus pauvres qu'elle-même, elle écoute les chants variés des centaines d'espèces d'oiseaux qui égaient la Grande Ile. Lorsque le Maître du ciel la rappellera à lui, elle sera prête, car son âme simple et de bonne volonté n'a pas reçu en vain le don du Seigneur.



Je pense qu'à la fin du monde la Sainte Vierge sera bien tranquille; mais tant que le monde dure, on la tire de tous côtés. Elle est comme une mère qui a beaucoup d'enfants; elle est continuellement occupée à aller de l'un à l'autre.

Le Curé d'Ars

Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Visu, Montréal 40.
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine
Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagachetière
Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
PERTH, N.-B., C.P. 259.
OTTAWA, Ont., 445, rue Gilmour.

AUX ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Free China.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu
Hsien, Taiwan, Free China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.
SUAO, Catholic Mission, P.O. Box 2,
Suao Vilanhsien, Taiwan, Free China.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

EN ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.
AMBOHIBARY, Madagascar

EN BOLIVIE

COCHABAMBA, Academia Comercial,
Calle Oruro No 300, Casilla 1667.

AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, 11, Pacdal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haïti.
LES COTEAUX, Haïti.
ROCHE-A-BATEAU, Haïti.
PORT-SALUT, Haïti.
CAMP-PERRIN, Haïti.
MIREBALAIS, Haïti.
LIMBE, Haïti.
CAP-HAITIEN, Haïti.
CHANTAL, Haïti.
TROU-DU-NORD, Haïti.
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haïti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haïti.
LA BOULE, Haïti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.
SAN JOSE de LOS RAMOS, Prov. de Matanzas, Cuba.

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Champira P. O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZAMBASI MISSION, Kafukule, P. O.
Nyasaland, B.C. Africa.
RUMPI MISSION, Rumpi, P. O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P. O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P. O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZUZU, Convent School, Mzuzu P. O., Box 24,
Nyasaland, B.C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P. O.
Nyasaland, B.C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
KANYANGA MISSION, Lundazi P. O.
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
NYIMBA MISSION, Sacred Heart Hospital,
Northern Rhodesia, B. C. Africa.

